

RESTONS JOYEUX !

A MA FEMME

Vive la gaité ! Telle est ma sagesse !
Que rien ne nous presse
De lui dire adieu !
C'est plus que de l'or, plus qu'une couronne ;
Gardons-la, Mignonne,
Elle vient de Dieu.

Heureux le mortel qui, pour héritage,
Reçut en partage
Un joyeux refrain !
Plus le monde va, plus la boule tourne,
Plus vite il retourne
Vers un ciel serein.

L'aimable gaité, toute franche et ronde,
Qui toujours débonde,
S'échappe du cœur.
Rire de la tête est une sottise ;
L'esprit qu'on attise
N'est point le bonheur.

Sans les écouter, plaignons les poètes,
Les "douces musettes"
Pleurant nuit et jour.
L'un gémît le soir et l'autre aux matines—
Petits Lamartines,
Vous faussez l'amour.

La douleur réelle est moins légendaire,
Moins imaginaire,
Moins pleine d'efforts.
Beaux fils de vingt ans, vivez de courage :
Quand viendra l'orage,
Vous serez plus forts.

Chassez les soucis, les soupirs sans nombre,
Ce visage sombre
Malgré le beau temps.
Enfant qui regrette... Homme qui rumine...
Ah ! la triste mine !
Foin des mécontents !

Que font les chagrins d'un esprit morose !
Voyons tout en rose
Et tout ira bien.
Sans doute, la vie a mille traverses,
Des feux, des averse,
Pour Juif ou Chrétien ;

Prenez notre part : c'est une échéance,
Soldons la créance
Et n'en parlons plus !
Respirer gaiement dans leur atmosphère
Est facile affaire
Aux moins résolus.

Vive la gaité ! C'est elle, Mignonne,
Qui nous environne—
Allons notre train !
A ton petit vieux, ma petite vieille,
Tu riras, pareille,
Au siècle prochain.

BENJAMIN SULTE.

2 février 1878.

LE MIRACLE

DU 16 SEPTEMBRE 1877

DECLARATION DE L'AUTEUR

Conformément aux prescriptions de Notre Sainte Mère l'Eglise catholique, nous déclarons formellement :

Que nous soumettons sans aucune restriction au jugement du Saint-Siège tout ce que nous écrivons. Qu'en ce qui concerne les guérisons extraordinaires que nous pouvons raconter (alors même que nous nous servons du mot usuel de Miracle, et que nous en relevons les circonstances qui nous semblent prouver l'intervention divine), nous n'entendons nullement en décider de notre propre chef le caractère surnaturel, ne voulant donner à nos paroles d'autre force que celle d'un témoignage purement historique.

Que quand il nous arrive, en parlant de pieux et vénérés personnages, de nous servir de termes consacrés par l'Eglise dans les causes des Saints, nous n'entendons nullement prévenir le jugement du Siège apostolique, auquel seul il appartient de prononcer en pareille matière.

HENRI LASSERRE.

I

Vers le mois d'août de 1874, arriva à Lourdes M. le chanoine Martignon, ancien curé-archiprêtre d'Alger. C'était un homme d'environ quarante ans. Atteint, sur le sol africain, d'une extinction de voix et d'une affection de poitrine, il avait franchi la Méditerranée et était venu dans la cité de Marie, attiré par le bruit des miracles qui s'accomplissaient à la Grotte, et espérant, lui aussi, obtenir une part dans ces grâces extraordinaires.

Aux Roches de Massabielle il s'agenouilla, il pria, il but à la Source miraculeuse, il se plongea dans la piscine : mais la guérison demandée ne descendit point du Ciel.

"Allons ! se dit-il, ne nous décourageons pas. Une si courte résistance ne suffit point : il faut frapper plusieurs coups à la porte, pour qu'elle s'ouvre à qui veut entrer. Faisons une neuvaine."

La neuvaine s'achève. Nulle amélioration. La foi du Chanoine ne détaille point, ni son espoir non plus.

"Je vais faire une neuvaine de semaines."

Le voilà donc à Lourdes pour soixante-trois jours.

Au soixante-quatrième, se trouvant absolument dans le même état, il va passer un certain temps à Pau, cherchant dans la douceur du climat un allègement momentané.

Mais il se reprochait en lui-même cette fuite de Lourdes comme une faiblesse et un manque de foi. Il avait, du reste, dans le fond de son cœur, je ne sais quel pressentiment assuré que, à une date proche ou lointaine, la Très-Sainte Vierge finirait par céder à ses instances et exaucer sa prière.

Dans cette pensée, il ne tarde point à revenir à la Grotte bénie, et à s'installer dans la ville, en un domicile moins provisoire. Il commence dès lors à y prendre racine.

Lui malade, il se constitue garde-malade. Et les pèlerins qui ont fait à Lourdes un séjour un peu prolongé se souviennent assurément d'y avoir remarqué, depuis quelques années, un prêtre encore jeune, à longue barbe blonde, au regard vif et doux, au visage distingué, à la taille haute et grêle, au corps amaigri, aux épaules étroites et quelque peu voûtées par la souffrance. Ce prêtre conduisait des aveugles, donnait le bras à des infirmes, amenait à la Piscine des estropiés, employait à consoler les affligés le souffle de sa voix éteinte. C'était l'abbé Martignon.

"Si la sainte Vierge ne me guérit point cette fois-ci, disait-il en souriant, je suis résolu à faire une neuvaine d'années, et puis encore une neuvaine de siècles ; mais après cela, je m'arrête..."

Il eut la joie de voir guérir miraculeusement plusieurs des malades dont il s'était fait le guide et le soutien ; mais lui-même, bien qu'il éprouvât parfois quelque léger soulagement, ne reçut point le don surnaturel de la guérison totale qu'il implorait.

Finit-il alors par avoir le sentiment de quelque résistance secrète de la Vierge à accorder la grâce qu'il sollicitait ? Nous ne savons ; mais il nous a semblé que si sa foi était toujours la même et si sa charité allait s'accroissant, la vertu d'espérance tournait peu à peu, chez lui, à la vertu de résignation, ou, pour mieux dire, qu'il ajournait son espoir. Heureux de demeurer en ce coin de la terre, où la Reine du Ciel avait posé ses pieds ; se contentant de respirer cette atmosphère sacrée et d'aller, chaque jour, prier devant la Grotte sainte, il n'entreprend point cette neuvaine d'années et de siècles dont il avait parlé en souriant.

"Je reste là, nous disait-il, à la disposition de Notre-Dame de Lourdes. Elle m'exaucera quand elle voudra. Je suis comme quelqu'un qui est assis dans une antichambre, et qui attend son audience. Mon tour viendra. J'aurai mon heure ou ma minute, et je ne la laisserai point échapper.

Il attendit cette minute ou cette heure pendant trois ans.

Or, il y a quelques mois, il eut l'inspiration intérieure de frapper encore à la céleste porte.

Dans le courant de 1877, il forma la résolution de faire, en septembre, une nouvelle Neuvaine, de façon à la terminer à la Fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Il n'avait nullement remarqué, du reste, que cette Fête étant mobile, le premier jour de cette Neuvaine coïnciderait cette année-ci avec la Nativité de la très-sainte Vierge, et que sa prière irait ainsi, en quelque sorte, de la naissance de Marie au dernier soupir de Jésus, du berceau de la Mère au tombeau du Fils.

II

Pourquoi donc Marie n'avait-elle pas exaucé immédiatement les vœux et les prières de l'abbé Martignon ? Pourquoi n'avait-elle pas rendu la santé, les forces et la voix à celui qui l'aimait si filialement et qui parlait si bien d'elle ? Il devait y avoir quelque raison cachée. Nous est-il permis de la soupçonner et de nous pencher sur le cœur de notre Mère pour lui demander ce secret ?

Guéri, ce prêtre eût quitté les abords de la Grotte et repris, en telle ou telle ville d'Algérie, l'exercice du saint ministère. Malade, il restait à Lourdes et remplissait l'office que nous venons de dire.

Nous nous imaginons donc que si la Vierge n'accordait point tout d'abord la guérison implorée, c'est qu'elle n'entendait point délivrer si vite son congé à un tel serviteur. Dieu n'y perdait rien, ce nous semble, et le serviteur n'y perdait rien non plus. Quand, à nos prières, Dieu refuse ou fait attendre telle ou telle grâce temporelle, c'est-à-dire la monnaie de cuivre, c'est qu'il nous prépare la monnaie d'or et le centuple, soit en ce monde, soit au-delà.

Une nouvelle mission n'avait pas tardé d'ailleurs à s'imposer au zèle et à l'ardente charité de M. l'abbé Martignon. Et elle découlait tout naturellement de cette fonction qu'il s'était donnée à lui-même de consoler les affligés.

Dès le commencement de son séjour à Lourdes, il avait rencontré un homme plus endolori que les malades et plus éprouvé que les affligés ordinaires, et à celui-là aussi il avait prêté son aide et son appui. Mêlé à l'événement religieux le plus considérable de notre époque, l'homme dont nous parlons avait eu en sa vie l'honneur de recevoir un message du ciel, et d'accomplir, malgré tous les obstacles, les ordres divins. Mais la Vierge, lui réservant sans doute une place plus haute, avait dit : "Je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon amour." Et les peines les plus inattendues étaient venues torturer cet héroïque cœur.

Par un étrange et saisissant contraste, il était à la fois sur le Calvaire et sur le Thabor. Tandis que le monde entier célébrait son nom et proclamait sa gloire, tandis qu'il était béni de son peuple dont il fut toujours le Père et le Patriarche bien-aimé, il avait d'autre part, surtout

en ces derniers temps, l'amère douleur d'être méconnu, délaissé et sourdement persécuté dans ce qu'il avait de plus cher, dans son zèle pour la maison du Seigneur. Comme le Cyrénéen, c'était l'homme portant la Croix ; et ses robustes épaules étaient déchirées et ensanglantées par le fardeau sacré. Autour de son supplice, comme autour de celui du Maître, plusieurs hochaient la tête et disaient : "Puisqu'il a été l'instrument de Marie, qu'elle le délivre et lui vienne en aide."

A l'époque des apparitions de la Mère de Dieu à la Grotte de Lourdes, voilà bientôt vingt ans, il avait demandé à la Vierge de faire fleurir des roses en la saison des neiges. Mais Notre-Dame de Lourdes, qui devait, en ce même lieu, opérer tant de miracles, avait refusé celui-là. Au prêtre qu'elle avait choisi, elle avait répondu par le mot austère de "Pénitence." Les roses ne sont point pour l'hiver de la vie ; c'est pour l'éternel printemps, c'est après le trépas que Marie les réserve à ses élus, à ses serviteurs, à ses amis. L'illustre abbé Peyramale, le grand curé de Lourdes, le prêtre de l'Immaculée-Conception, avait donc été condamné à souffrir.

Il n'entre point dans notre dessein de faire connaître ici sous le poids de quelles douleurs succomba le vénérable prêtre, dont Mgr. Langénieux a dit jadis cette juste parole : "Que Notre-Dame de Lourdes se l'était choisi pour confident, pour témoin et pour apôtre des merveilles de son apparition."

Rappelons seulement que, lorsque fut achevée et enrichie de tous les dons de l'univers la Basilique de la Grotte, qui doit être le point d'arrivée des processions demandées par Notre-Dame de Lourdes, il entreprit de construire l'église paroissiale qui doit en être le point de départ.

Il mourut à la peine, sans avoir pu compléter son œuvre.

Et cette mort, il l'avait plus d'une fois annoncée comme une sorte de nécessité, comme un sacrifice suprême dans l'intérêt de la Maison de Dieu.

L'église inachevée s'était arrêtée à la hauteur des voûtes... Des secours sur lesquels il devait compter lui avaient fait défaut ; des hostilités étonnantes avaient en partie entravé ses efforts.

"Je ne pénétrerai point dans la terre promise, et je ne la verrai que de loin, disait-il quelquefois. Il faut que je meure pour parer à la ruine. Quand je ne serai plus ici, toutes difficultés finiront par s'aplanir. Mon corps sera le levain. Ma mort paiera tout. Il faut que je meure pour parer à la ruine."

Paroles mélancoliques qui faisaient monter des larmes à ses propres yeux, et aux yeux de ceux qui l'aimaient.

Nous avons eu la douloureuse consolation d'assister à son départ de la terre, et nous avons raconté alors comment Dieu avait choisi la bienheureuse fête de la Nativité de la Vierge pour ouvrir à son serviteur les portes de l'éternité.

Au jour de la Nativité, l'incomparable Vierge, que l'office de l'Immaculée-Conception nous montre présente aux conseils du Très-Haut, avait paru toute rayonnante d'innocence et de gloire, parmi les ombres de ce monde. Au jour de la Nativité, le curé de Lourdes quitta les ombres de ce monde pour entrer dans l'autre patrie.

Autour du lit funèbre de Mgr Peyramale étaient groupés son frère, sa parenté, ses vicaires, ses amis, tous ceux de son peuple qui avaient pu pénétrer dans la chambre de l'homme de Dieu.

Parmi cette famille en pleurs, l'intime ami des dernières années, l'abbé Martignon, était là, tout brisé de douleur, et ne pensant guère à lui-même, ni à sa maladie, ni à sa guérison, ayant presque oublié sa Neuvaine à Notre-Dame des Sept-Douleurs, neuvaine qui se trouvait justement, par une rencontre étrange, devoir commencer en ce même jour.

III

Après une longue agonie, Mgr Peyramale venait de rendre à la terre son dernier soupir et à Dieu son âme immortelle.

L'ami fidèle, le bon chanoine de la capitale africaine, se sentit seul ici-bas, non qu'il n'eût encore un Père en la personne de son vénérable et bien-aimé archevêque d'Alger, Mgr Lavignerie, mais était-il sûr de jamais le revoir, et n'était-il pas trop malade pour entreprendre la traversée ?...

En cette heure de douleur et d'abandonnement, il éleva son âme vers les invisibles régions dans lesquelles était désormais le serviteur de Marie. Et, en tournant son cœur vers la Consolatrice des affligés, il se rappela la neuvaine projetée et promise, et il se souvint que ce jour-là, 8 septembre, fête de la Nativité, en était précisément le premier jour.

Que se passa-t-il en son âme ? Agenouillé contre la couche mortuaire, tenant en ses mains les mains inanimées du curé de Lourdes, il resta un instant prosterné et silencieux.

Puis il se releva et dit à plusieurs de ceux qui étaient là, aux vicaires de la paroisse, à celui qui écrit ces lignes, à quelques autres :

"Je viens de faire la première prière de ma neuvaine à Notre-Dame des Sept-Douleurs et ma demande de guérison, auprès de cette sainte dévouée. Et je conjure Notre-Dame de Lourdes de permettre que, en son nom à Elle et le neuvième jour, mon ami me transmette lui-même la réponse."

Puis il ajouta :

"Le choix que Dieu a fait du 8 septembre, pour appeler à lui le curé des apparitions, m'autorise suffisamment à associer son premier souvenir à mon humble supplique."

En même temps qu'une immense douleur, une

immense espérance était descendue dès ce moment dans le cœur du prêtre malade. Assurément, la pensée de guérir n'allégeait en rien son affliction, car nulle considération personnelle ne pouvait atténuer le chagrin qu'il avait de la perte de son ami. Mais, en se voyant seul désormais sur la terre de France, il lui était doux de songer que son protecteur était au ciel, et que ce serait sans doute à son intervention qu'il devrait, après la sainte Vierge et après Dieu, la grâce qu'il sollicitait depuis si longtemps.

Il en parlait avec conviction ; et il lui semblait qu'avant un tel intercesseur, la sainte Vierge, au neuvième jour, allait se mettre en quelque sorte à la disposition de sa prière. Il écrivit même au R. P. Picard de l'Assomption, pour lui faire part de son espoir.

Déjà il s'entretenait de ce qu'il ferait une fois guéri, et comment il s'emploierait encore à l'œuvre inachevée du curé de Lourdes. Au milieu de son deuil et de ses larmes, il goutait par avance les douceurs de sa santé rétablie, de ses forces revenues et de sa voix recouvrée.

Il priait avec ferveur. Des amis s'insinuaient à lui. Et ainsi on arriva au samedi 15 septembre. C'était la veille de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; c'était la veille du neuvième jour.

Ce samedi-là, dans la matinée, il reçut un télégramme lui annonçant l'arrivée de M. et Mme Guerrier, et lui demandant le service de vouloir bien les attendre à la gare avec une voiture.

M. et Mme Guerrier lui étaient entièrement inconnus. Une lettre de M. le Curé de Saint-Gobain, que la poste avait apportée vingt-quatre heures avant la dépêche, lui apprenait seulement que, depuis plusieurs années, Mme Guerrier était atteinte d'une maladie très-grave, et qu'elle partait pour aller à Lourdes implorer une guérison, en laquelle elle avait une foi absolue. On recommandait instamment à M. l'abbé Martignon cette dame et son mari, qui se rendaient pour la première fois dans la cité de la sainte Vierge.

Le chanoine n'eut garde de refuser cet office de charité, et s'achemina vers la gare, pour s'y trouver au train de trois heures.

Laissons-le durant quelques instants penché sur son bréviaire et disant son office dans la salle d'attente ; et racontons par quelle série de circonstances M. et Mme Guerrier arrivaient à Lourdes ce jour-là.

(La suite au prochain numéro.)

MELANGES

L'*Athenaeum* annonce que le lieutenant Kitchener, chef de l'expédition scientifique anglaise en Palestine, a rapporté le plan d'une église datant des croisades, récemment découverte près du mont des Oliviers, à Jérusalem.

La route de la montagne des Oliviers à Béthanie traverse une étroite langue de terre qui relie cette montagne à une colline au-dessus du bourg. Sur le bord de cette route, on a découvert les restes d'une ancienne chapelle qui date du 12^e ou 13^e siècle. La tradition a, de tout temps, désigné cet endroit comme celui où le Sauveur monta sur son âne pour faire son entrée à Jérusalem le jour des Rameaux.

Dans cette chapelle, on voit encore un bloc de maçonnerie couvert de peintures, dont la position est assez curieuse. Il se trouve placé au nord, probablement entre deux colonnes de la nef. Ce bloc, de forme carrée, paraît être un autel indiquant la place exacte où le Christ monta sur son âne. Les peintures sont bien tracées et assez bien conservées. Sur la face méridionale, le sujet représente la résurrection de Lazare ; du côté opposé, on voit les disciples amenant l'âne à leur maître ; un groupe de personnes engagées dans une querelle le côté est, et à l'ouest est fabriquée une inscription dont la plus grande partie est effacée. Sur le cintre de la niche, il y a encore des vestiges de peinture et des traces d'inscriptions.

Le capitaine Guillemot est le premier qui ait visité ces ruines, dont il a copié les peintures et les inscriptions ; ces copies vont être publiées. Il a pu déchiffrer les mots : "Hierusalem" (Bethphage) et "Hierusalem." Les murs de la petite chapelle du sud sont également couverts de peintures représentant des cercles inscrits, tandis que ceux de l'église elle-même portent des ornements vulgaires. On dit qu'une plaque de cuivre y a été trouvée ; elle a été enlevée par ordre du pacha et transportée dans une mosquée, puis au sérail. Elle servait de couvercle aux fonts baptismaux, et on assure que c'était le bouclier d'Hamseh. Elle porte les armes des douze tribus d'Israël et est fondue en bronze avec un fort alliage d'argent. Le pacha a promis d'en laisser prendre la reproduction photographique. Le travail est italien du douzième siècle et d'une grande beauté.

Des pères franciscains de Jérusalem ont fait presque en même temps une découverte intéressante. En creusant les fondements d'une nouvelle école à Kalat-Ialud, ou château de Goliath, ils ont mis au jour quatre énormes massifs de maçonnerie ancienne, qu'on croit être les fondations de la tour de Psephinus.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désireraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Nous pouvons fournir quelques séries complètes de *L'Opinion* depuis sa fondation (1870).